

toute sa mince personne ; à cette promesse inattendue, il oubliait sa tentative de crime, et le châtiment possible, et la terreur mêlée de haine que cet homme si bien vêtu lui inspirait. Immédiatement il fit un pas en avant, prêt à suivre respectueusement ce riche partout où celui-ci voudrait emmener sa misère. Mais :

— Ramasse ton marteau, ordonna l'homme ; bien, donne-le-moi !...

Il fallut obéir, avec l'horrible crainte de se voir à la fois déçu et puni, recevant, en guise de repas, un bon coup de la machine à assommer sur le crâne. Mais l'étranger se contenta de glisser le marteau dans l'une des poches de son manteau de fourrure, en disant d'une voix tranquille :

— Là ! Ce sont des choses qu'il vaut mieux ne pas laisser traîner... quoique, en somme, elles me paraissent d'un usage assez courant dans ce beau pays !...

Ils s'éloignèrent. L'enfant marchait tête basse, se coulant sur les pas de l'homme, respirant de toutes ses forces une odeur chaude de cigarette, de fourrure mouillée, de cuir et d'eau de Cologne, qui flottait dans le sillage de celui qu'il avait voulu tuer. La neige ne tombait plus, mais un brouillard glacé montait, et ils y disparurent comme on se noie dans la mer.

A l'hôtel du Peuple (organisation sociale soviétique), les commissaires-domestiques ouvrirent les yeux effarés à la vue du singulier compagnon que ramenait avec lui le Français-écrivain que l'on tenait en surveillance. Il y eut même un rapide coup de téléphone au G. P. U. ; le camarade-portier demandait des ordres. Le Guépéou répondit de laisser faire et d'observer. Alors le portier ferma intérieurement sa loge à double tour pour ne pas être dérangé, et s'installa à l'écouteur des microphones disposés dans l'appartement du voyageur qui venait de rentrer en si singulière compagnie.

Tout d'abord, il n'entendit pas autre chose qu'un bruit caractéristique de machoires affamées. La voix du Français-écrivain-voyageur disait de temps à autre :

— Un peu plus ?...

Ou bien :

— Veux-tu boire ?...

Ou encore :

— Quelle fîngale, mes amis !... Attends un peu, le thé est bouillant tu vas te brûler.

Puis quelques ordres donnés au camarade-domestique :

— Veux-tu faire dresser un lit près du mien, petit frère ?... Par le froid qu'il fait, je ne veux pas laisser cet enfant passer la nuit dehors.

Il y eut ensuite des allées et venues, les bruits sourds de meubles que l'on déplace. La porte de la chambre se ferma enfin, et le portier se cramponna de plus près aux écouteurs, pendant que la conversation allait devenir intéressante. Mais au bout de quelques secondes des ronflements sonores s'élevèrent en

cadence : l'enfant-loup (à moins que ce fût le voyageur) dormait.

Le portier, enchanté au fond, rappela le G. P. U. pour lui dire qu'il n'y avait rien à signaler, et s'en fut rôder à pas de velours du côté de l'office, afin d'écouter ce que disaient les commissaires-valets de chambre en jouant au loto.

... Cependant, dans la chambre du Français, celui-ci interrompit tout à coup ses ronflements et s'assit sur son séant comme un homme parfaitement réveillé. Il n'y avait pas d'autre lumière que celle qui émanait des tisons qui rougeoiaient dans la vaste cheminée, car, en plus du chauffage des bouches de chaleur, ce personnage, fortement recommandé, avait obtenu du feu.

Il distingua l'enfant-loup, accroupi sur ses talons devant le foyer et tendant ses maigres mains à la braise. Malgré l'abondante nourriture absorbée, cet être débile avait encore froid. Il n'avait pas sommeil, ayant dormi le long d'un mur pendant les trois quarts de la journée pour tâcher d'oublier sa faim.

Le Français sauta du lit sur lequel il s'était couché tout vêtu, et s'approchant sans bruit de l'enfant, il lui jeta sur les épaules son manteau de fourrure tout tiède encore de sa propre chaleur.

Le petit misérable tressaillit, surpris ; puis, gagné par le bien-être, il se leva dans le somptueux vêtement, ramenant sur lui les lourds pans qui lui versaient une si agréable sensation. Ses yeux gris se levèrent vers ce bienfaiteur inconnu, qui, au lieu de le frapper comme il en aurait eu parfaitement le droit, l'avait rassasié et réchauffé ; une expression de reconnaissance passa dans les prunelles farouches et les adoucit un instant, puis fut remplacé par une interrogation mêlée de crainte obscure.

— Pourquoi m'as-tu comblé au lieu de me punir ? criaient ces yeux ; dans quel but t'es-tu fait si bon alors que j'ai été si mauvais ?... Tu es le premier qui se penche sur ma misère. Que me veux-tu ?... Si c'est pour me rejeter ensuite dans mes ténèbres affamées, il valait mieux ne m'en point sortir, car maintenant que j'ai connu le goût de ton feu et de ton pain je serai plus malheureux qu'autrefois encore.

Le langage rudimentaire de l'enfant-loup aurait été bien incapable de traduire ces pensées ; mais ses prunelles les exprimaient clairement, et l'homme qui les considérait avait l'habitude de lire dans les regards humains : il comprenait.

— Non, je ne te renverrai pas, dit-il doucement. Je te garde.

Le petit, rassuré, eut un soupir brusque et ferma les yeux. Il n'en demandait pas davantage. Cependant, la voix continuait, très basse parce qu'il fallait se méfier des écouteurs :

— Je t'emmènerai dans mon pays ; que ne puis-je y emmener aussi tous tes pareils, qui